

TABLE DES MATIÈRES

7	MON PÈRE	102	Mes ambitions s'envolent
7	La maladie	105	La Maison des jeunes
20	L'usine Benjamin à Nanterre	108	L'Algérie
22	Sa jeunesse	110	La boulangère
24	La famille Bouchez à Pacy-sur-Eure	119	Le travail à la chaîne
28	Sa rencontre avec maman	122	Le judo
31	La famille s'agrandit	126	Juin : Le mois des fêtes
34	Rue Chevreul	132	Kermesse de la paroisse des Fontenelles
38	Le cirque AMAR	139	La cellule du P.C aux Fontenelles
41	La carrière aux loups	144	Vacances à La Charité sur Loire
44	Conflit familial	186	Charles en veut toujours plus
46	Oncle Gaston	189	Ma ceinture jaune
49	Grand-mère Suzanne	192	Mon frère
51	Le Docteur Carrière	195	Chiffonniers et ferrailleurs
57	Hôpital Claude Bernard	200	Le père Raboisson
64	LA VIE SANS PAPA	202	Claude part au service militaire
64	Mon séjour à l'hôpital	206	Les frasques de François
67	La vie à trois	211	Claude part pour l'Algérie
72	Mon premier boulot chez Buffière, déjà des regrets	218	Grand-père Sollat
88	Mon embauche chez Charles	221	Bébert et Carmen
92	LE TEMPS DES COPAINS	222	La bière Lutèce
92	Le cinéma « Le Carnot »	227	L'usine SIMCA
93	La carrière du Champ aux Melles	229	Les congés payés à Cabourg
95	La routine	237	Ma ceinture marron
98	La chasse aux chardonnerets	241	Un ogre nommé EPAD
		242	Des idées nouvelles...
		245	L'Armée m'appelle



Emile Leymar, à gauche, pompier de Nanterre, grand-père maternel de Daniel, en manoeuvre avenue Félix-Faure, vers 1930.



Ecole des Fontenelles, avenue Georges-Clemenceau.



Daniel Sollat dans la classe de Georges Belfais à l'école des Fontnelles (1951).

“Les Archives de l’Amitié”

Année Scolaire 19 51_ 19 52_ NANTERRE - Ecole des Fontnelles

Cette année là, j'étais en classe de _____
et mes camarades s'appelaient...

1 ^{er} RANG	2 ^e RANG	3 ^e RANG	4 ^e RANG	5 ^e RANG
1. P'tit Claude MUNICH	1. Pierre MARTIN	1. _____	1. _____	1. _____
2. _____ FOUCAULT	2. Daniel SOLLAT	2. _____	2. Daniel RADZAK	2. _____
3. _____ DUVAL	3. CHARVON	3. Roger CLÉMENT	3. _____	3. _____
4. _____	4. Félix DEMATTE	4. FÉRON	4. _____	4. _____
5. _____	5. _____	5. "Loulou" MEUNIER	5. _____	5. AVARD
6. _____	6. _____	6. André TONNELIER	6. _____	6. Maurice GANTELEUR
7. _____	7. _____	7. Jean-Claude VOLANT	7. _____	7. René FISSEUX
8. _____	8. _____	8. _____	8. _____	8. _____
9. _____	9. _____	9. _____	9. _____	9. _____
10. _____	10. _____	10. _____	10. _____	10. _____

Classe de M _____ Georges BELFAIS _____

au moins sur un mètre de hauteur. Oh ! Une bonne chaleur douce se répand aussitôt dans l'atelier, je ne suis pas mécontent de mon coup. Je retourne aux manivelles du tour, je suis bien, la chaleur me caresse le dos, mes membres se dégourdissent. La machine se réchauffe, le jet blanc continu d'arrosage est monté en température au contact de l'outil, pour preuve une évaporation de fumée s'en dégage au-dessus. Le froid disparaît tout doucement, un moment de bien-être se fait sentir, la grisaille de l'atelier s'estompe. La tâche routinière me paraît moins pénible mais ce moment de jubilation ne dure pas. Je surveille du coin de l'œil la pendule qui patine, elle n'avance pas. Soudain, le froid me saisit le dos. Je me retourne, la porte en bois coulissante est grande ouverte, je comprends pourquoi maintenant ! J'aperçois un camion garé le long du trottoir dont le chauffeur s'active à baisser les ridelles, il n'a pas l'air très réchauffé. Je peste intérieurement, ah ! il a bien choisi son jour pour nous livrer celui-là. Je fais comme les autres, j'arrête ma machine. On se retrouve tous sur le trottoir à décharger les caisses de pièces à usiner. Une corvée que je déteste : il faut s'y mettre à deux, tellement elles sont lourdes. Le poids des caisses et le froid de canard me cisailent encore plus les mains. Ça dure un bon moment, tout le monde est gelé, je grelotte de partout. Ah enfin !, c'est fini. Charles qui a aussi donné un coup main, ferme la grande porte en bois. Chacun respire un grand coup, on se retrouve tous autour de la cloche, qui a perdu de son énergie, se réchauffer un brin les mains. Eh puis quoi ! On retourne au boulot en attendant midi...

La chasse aux chardonnerets

J'ai l'air fin avec mes petites chaussures aux bouts pointus et aux semelles fines de cuir douteux, on appelle ça des chaussures italiennes. De toute façon je n'ai pas le choix, je n'ai que celles-là. Boudiné dans ma veste (car en-dessous j'ai mis un gros pull en laine) je me suis aussi entouré le cou d'un grand cache-col. Quand je suis arrivé au petit mur, un bref bonjour à Bébert,

Pierrot son jeune frère et Roger leur frère aîné. Tout le monde appelle ce dernier « Rouquin » en raison de sa couleur de cheveux. Les deux mains dans les poches, le col relevé, la casquette kaki américaine enfoncée sur la tête, les yeux rivés sur la plaine, il ne se soucie pas du froid. Il m'a à peine regardé quand j'ai dit bonjour. Pour un dimanche matin ils se sont levés tôt. Pendant une bonne partie de la nuit il a neigé, oh rien d'extraordinaire, un léger voile blanc recouvre la plaine. D'ailleurs quelques flocons tourbillonnent encore, ça cache un peu la visibilité. Rouquin dit :

- « Bébert ! Va avec Pierrot jusque chez le père Jules, pour les rabattre, j'ai l'impression qu'ils se sont posés là-bas. »

V'là Bébert et son frangin partis de l'autre côté de la plaine, habillés « en hiver de banlieue », en direction des grands arbres du père Jules. Moi je reste assis sur le petit mur, je les regarde partir, c'est une histoire de famille, je ne participe pas à la chasse aux chardonnerets, je ne suis que spectateur. Faut être patient, pour espérer attraper un oiseau ou deux, c'est le fort de Rouquin d'attendre. Je fais comme lui j'observe et j'attends. La matinée se déroule, les copains du quartier arrivent petit à petit. La consigne est de ne pas faire de bruit, éviter de parler trop fort : on ne sait jamais ça pourrait effrayer les oiseaux. Alors qu'il ne se passe rien, Julien Lefeu, un passionné aussi, demande à Rouquin à mots couverts :

- « T'as mis un appelant ? »

- « Oui bien sûr ! »

- « On ne l'entend pas beaucoup ! »

Rouquin se décide :

- « Je vais aller voir si tout va bien ! »

Il traverse la rue et entre dans la plaine. A une vingtaine de mètres de là, se trouve un gros bouquet de buisson vert où des flocons de neige restent accrochés. Tout à côté, des groupes de chardons encore en graines ont poussé à hauteur de soixante centimètres. Les chardonnerets s'en nourrissent à cette période. Rouquin, au petit matin, a planté ses gluaux dans la terre. Il les a installés debout en formant des cercles, au milieu, quelques-uns ont été

posés à plat. Il a fait plusieurs cercles à proximité des chardons sans oublier d'en mettre dessus. Au milieu du parterre englué, l'appelant est dans sa cage, bien caché par les herbes. De retour au petit mur, Roger dit, à qui veut bien l'entendre et en se rassurant lui-même, que tout va bien. La boîte est bien cachée, le petit grillage du dessus ne le gêne pas pour voir le ciel, l'appelant ne siffle pas car aucun chardonneret n'est passé au-dessus de la cage. De loin, on voit revenir Bébert et Pierrot. Ils se sont écartés environ de cinq à six mètres l'un de l'autre en essayant de jouer leur rôle de rabatteurs. Ils arrivent près de nous, le froid les a saisis, leurs chaussures sont trempées, leur bas de pantalon est mouillé, ils grelottent mais ils sont bien contents d'être revenus au sec... Rouquin demande alors :

- « Vous les avez vus ? »

- « Oui ! répond Bébert, ils étaient dans les arbres du père Jules, tu avais vu juste, Rouquin. »

- « Quand on s'est approché, reprend Pierrot, ils sont partis du côté de chez les Tonnellier, mais ils ont dû revenir le long de la cité « Lelièvre », de toute façon ils ne peuvent que repasser par ici ! »

Rouquin demande :

- « Qu'est-ce que c'est comme oiseaux ? »

- « Je crois qu'il y a cinq ou six bruants, répondent les deux frangins, et peut-être un chardonneret confirme Bébert. » Rouquin a l'air content et précise :

- « Bon, on va attendre ? »

La neige légère qui tourbillonnait tout à l'heure a cessé de tomber, le ciel s'est dégagé, c'est bon pour l'appelant. Il n'est pas loin de midi, j'ai trop froid aux pieds dans mes chaussures italiennes, je décide donc de rentrer puis je dis à Bébert :

- « J'y vais, je suis tout frigo, j'te verrai tout à heure. »

Il acquiesce par un petit mouvement en me répondant :

- « Moi aussi, j'ai les chaussettes trempées, je ne sens plus mes pieds mais je reste avec les frangins, on ne sait jamais. »

Je salue tout le monde, forcément personne ne répond : ils sont absorbés à scruter le ciel.

Dans la fin de l'après-midi je retourne au petit mur, je veux savoir pour les oiseaux. Bébert est là, il attend. Il fume une cigarette, moi aussi, parfois je me laisse tenter. Je m'empresse de lui demander :

- « Alors, pour les piafs, Bébert, comment ça s'est passé ? »

Il me raconte qu'ils en ont attrapé un et m'explique les détails de la prise :

- « L'appelant, d'un coup, s'est mis à siffler. On ne les avait pas vus venir les piafs. Ils étaient trois ou quatre, que des bruants avec leurs petites têtes mouchetées de gris. Ils ont fait un vol stationnaire au-dessus de la cage de l'appelant et là on a vraiment vu que c'était des bruants avec leurs belles ailes toute jaunes. Ils ont tourné un moment dans le ciel. On ne bougeait pas, personne ne parlait. Puis d'un coup, ils ont piqué sur les chardons. Mon frère Rouquin a dit « Baissez-vous pour ne pas les effaroucher ». On a attendu un petit moment, rien ne se passait alors le frangin est allé voir. Quand on l'a rejoint, il avait un oiseau dans la main avec un grand sourire aux lèvres. Tout doucement, avec précaution, il tirait sur les gluaux pour ne pas le blesser en disant un peu déçu : « C'est dommage ce n'est pas un chardonneret. » Et là je lui dis :

- « C'est bon, vous êtes contents malgré que ce soit un bruant ? »

Bébert explique :

- « Bien sûr !, mais mon frère Rouquin aurait préféré un chardonneret, il est tellement beau ce petit oiseau avec sa petite tête de toutes les couleurs. Tous les amateurs d'oiseaux rêvent d'en avoir un, mais on en voit de moins en moins maintenant. Avoir attrapé un bruant le satisfait, maintenant on verra s'il arrive à l'appivoiser ? »

Voilà maintenant Bébert qui se met à m'expliquer de quelle façon Rouquin va s'y prendre pour que l'oiseau puisse vivre en cage :

- « Tout d'abord, il le mettra dans une cage avec un drap dessus pour qu'il ne puisse pas voir le jour, sinon il va se fracasser sur les barreaux. Puis, dans un jour ou deux, il laissera passer un peu de lumière afin qu'il s'habitue. Il attendra sa réaction et si tout va bien, il lui donnera un peu d'eau dans une coupelle et quelques graines à côté. S'il s'aperçoit qu'il a mangé et bu, alors

là seulement, il saura si l'oiseau pourra vivre en captivité. Si tout va bien dans trois semaines voire davantage et si la chance est avec lui, on aura un beau siffleur dans la maison. »

Je l'écoute avec attention, Bébert me raconte tout ça avec une certaine émotion. Que ça soit des moineaux de rue que l'on appelle des piafs, des chardonnerets ou des bruants, enfin tout ce qui tourne autour des oiseaux chez eux, ça compte...

Mes ambitions s'envolent

L'hiver prend fin, il n'y a plus lieu d'allumer le feu. Je viens d'attraper seize ans, un anniversaire ignoré. Deux ans de travail affligeant, le calvaire se poursuit, les journées s'éternisent, les fins de semaine sont semblables les unes aux autres, la monotonie m'agrippe. Et là, ce matin, une nouveauté ! Un garçon encore jeune, la trentaine environ, grand et mince, discute avec le patron dans l'atelier. Ils s'affairent autour des machines, chacun d'entre nous regarde ce grand dégingandé à l'allure sympathique. J'attrape quelques bribes de leur discussion. Le nouveau explique à Charles que pour être plus compétitif il faut qu'il investisse dans du matériel récent. Charles semble acquiescer à en croire ses mouvements de tête, tout en poursuivant la visite de l'atelier. J'apprends qu'il travaillait chez SIMCA. En écoutant un peu plus, je comprends qu'il explique à Charles qu'il ne supportait plus la lourdeur de cette grosse usine, que les trois huit au bout de deux ans il en avait assez. Alors, un petit atelier comme ici lui convenait parfaitement et il se réjouissait de retrouver des horaires normaux. Charles écoute avec attention, à voir sa tête il a l'air d'apprécier ses propos. Si j'ai bien compris il sera une sorte de chef d'atelier qui aura en même temps la charge du travail compliqué, il remplacera aussi Charles pendant son absence. Il devra veiller au bon déroulement du travail de chacun et viendra à notre aide en cas de problème. La visite du tour de l'atelier fut vite faite. La curiosité passée, chacun se met au